

# ÉLOGE DU TORDU



**« J'ai vu un arbre tordu comme un centenaire. Les bûcherons l'ont laissé seul en haut de la colline. Ils ont coupé tous les autres pour les débiter en poutres ou en planches. J'ai compris. Moi aussi, pour vivre tout mon âge, je veux être inutile. »**

**Patrick Rambaud, *Le Maître*, Éditions Grasset, 2015.**

La ligne droite, c'est la trajectoire de l'inéluctable : foncer droit dans le mur. C'est le symbole de notre temps qui, après avoir mis un terme aux éternels retours circulaires du commencement, s'étire désormais comme une voie rapide jusqu'à la fin supposée de l'histoire. Bien avant cet emballement chronologique, la logique linéaire s'était déjà largement imposée que ce soit sur les champs de bataille \_ des hoplites aux tranchées \_ ou encore dans l'industrie. Ainsi, il convient de rappeler que la grande idée du XXe siècle naquit dans un abattoir où le rail bien droit d'un convoyeur de carcasses inspira à Henry Ford l'abomination de sa ligne de montage. Ramenée à notre environnement quotidien, la ligne droite triomphe partout et jusque dans les canons de la beauté féminine qui ont décrété que la grande tige devait l'emporter sur la petite ronde... La ligne droite constitue évidemment la règle d'or des aménagements urbains que la succession sournoise des ronds-points ne parviendra jamais à dissimuler. Le maillage de l'espace physique qui fait se chevaucher en tous sens des rubans de bitume ne tolère ainsi la courbe que dans le cadre de l'échangeur autoroutier et dans le design aérodynamique des bolides qui y circulent. Où que porte le regard hébété du citadin, domine la platitude des verticales et horizontales s'entrecroisant à l'infini. Peu importe alors, par exemple, les façades ondulantes d'un Gaudi ; la vérité profonde de la Barcelone industrielle et commerçante réside dans le tracé au cordeau du quartier de l'Eixample. Dans la contamination universelle par l'idéologie du quadrillage, l'encéphale humain lui-même en est venu à ignorer sa propre réalité tubulaire distribuée en circonvolutions complexes. Et c'est ainsi que l'homme moderne a fini par se retrouver avec la tête au carré...

De l'horizontale à sa perpendiculaire, il n'y a que la perspective qui change. On prend de la hauteur : le gratte-ciel aux vitres rutilantes c'est quand même plus classe que la barre de béton... Mais qui dit montée, sous-entend chute comme l'atteste notre lamentable *étalement* historique. Et puis, on le sait, la résistance de l'air n'empêche pas le pesant de s'écraser en ligne droite. Derrière la chute donc, le fil à plomb et sa fatalité verticale. La fascination toujours renouvelée pour le rectiligne fait que cette époque toute en pesanteurs ne cesse de s'étonner des lointaines découvertes de Galilée et Newton, de la croissance de ses buildings, des performances de ses astronefs mais ne

concède qu'un intérêt poli \_ le temps d'un documentaire animalier destiné aux enfants par exemple \_ au vol ondoyant du pinson ou à la propulsion sinueuse de la loutre en milieu aquatique. Des esprits chagrins rétorqueront ici que la nature est loin d'avoir la ligne droite en horreur, ce dont témoignerait justement la loi de la chute des corps ou encore la propagation de la lumière solaire... Certes, mais il reste que la ligne droite ne peut régner qu'à la condition d'éliminer ce qui lui fait obstacle et cela jusqu'à la moindre viscosité. Ça doit filer, monter, descendre, aller d'un point à un autre avec le maximum d'efficacité possible. Tout doit être aplani à grands coups de rabot et équarri sans pitié !

Depuis que le monde est monde, une armada d'obsessionnels de la ligne droite s'évertue à le rectifier. Poids et mesures ont toujours été les prérogatives des castes dominantes qui ont fait du compas et de l'équerre des instruments de coercition au même titre que la hallebarde ou le fouet. Pas de civilisation digne de ce nom sans souverain niveleur, bureaucratie de géomètres arpenteurs et sectes d'adorateurs de la quantité. Pour trouver sa place dans ce meilleur des mondes, il n'est d'autre choix que de passer sous la toise et sur la balance du pouvoir puis de marcher droit. Dans la Chine ancienne, cette mise au pas générale a été pensée et théorisée par des générations de philosophes à gages soucieux d'harmoniser les mouvements du grand ballet social dont l'empereur devait être le pivot immobile. Qu'importe alors leurs conceptions de l'homme \_ irrécupérable crapule pour les légistes, bonne pâte pour les confucianistes \_ , il s'agissait toujours de faire rentrer celui-ci dans le rang. Les uns ne juraient que par la persuasion du mors et des éperons, les autres par les rites et les règles de l'urbanité, les plus libertaires d'entre eux tolérant que cela puisse zigzaguer à la marge... Mais qu'il s'agisse d'en passer par la brutalité ou encore par le relâchement calculé de la bride, le résultat était finalement le même : contraindre le naturel remuant afin de le faire rentrer coûte que coûte dans le moule étroit de la conformité.

C'est bien là toute l'ambivalence de la notion de *zheng* 正 (rectitude) élaborée par la cléricature traîtresse de l'antiquité chinoise. À cette droiture morale correspondait une contention physique réglée sur le mode bienséant du balai dans le cul. Sous l'effet gravitationnel des lois, l'individu se retrouvait réduit à l'état de marionnette agitée par l'action de fils invisibles. Une agitation inepte qui demeurait rigide jusque dans la courbette... N'échappait à cette domestication que l'homme désentravé exécuté par tous les petits soldats de la servitude généralisée aux yeux desquels celui-ci apparaît, hier comme aujourd'hui, irrémédiablement *tordu*. Indifférent aux affaires humaines dérisoires et n'allant jamais à l'encontre de la nature des êtres, cet homme véritable \_ que le texte du *Zhuangzi* 莊子 qualifie à juste titre de « saint » \_ n'avait cure de servir le prince et ses sous-fifres. Il se contentait de vivre en « imitant les herbes qui se courbent sous le vent et les vagues qui déferlent » comme il est dit au chapitre VII. Ailleurs, dans le chapitre XX, cet insoumis est évoqué sous les formes du dragon qui s'étend et du serpent qui se replie. Et il est bien d'autres exemples prouvant que pour le *Zhuangzi* la Voie s'apparente à un processus sinueux qui se moque éperdument des abstractions euclidiennes. Ainsi, d'un point à un autre, le plus court chemin du Dao ignore la ligne droite et tourne en tous sens ce qu'exprime encore le célèbre apologue de l'arbre tordu (*Zhuangzi*, chap. XX) qui, ne pouvant être débité en planches, ira jusqu'au bout de sa durée naturelle. La plus haute sagesse consiste ici à être parfaitement inutile, autrement dit bon à rien.

Redressé, on peut se confondre dans une même ressemblance. Dans cet ordre d'idées, les exemples abondent. On songera ainsi, par exemple, aux paysages déprimant des zones de sylviculture avec leurs grumes dressées comme pour un défilé du 14 juillet. Poussée régulée d'un bois destiné à être débité en cagettes ou en tasseaux auquel on opposera la croissance autant vigoureuse que

surprenante d'un conifère solitaire accroché à flanc de montagne. Ce dernier, qui est parent de l'arbre du *Zhuangzi*, n'a rien à voir non plus avec les faux airs des bonsaïs, petits arbustes singularisés à force de tortures qui, au même titre que la coutume barbare des pieds bandés, ne sont que l'expression achevée d'un sadisme ancestral. Nous ne saurions donc faire ici l'éloge de leurs torsions artificielles induites de l'extérieur par des mains loin d'être bienveillantes. Le naturel, qui triomphe dans le pin noueux suspendu au-dessus du vide, ne saurait pas plus être cultivé que domestiqué. On ne domestique qu'en dénaturant comme le suggère la réalisation majeure du Dao de l'homme de pouvoir dans la Chine ancienne : la maîtrise des eaux. À grand renfort de canaux et de digues, le déferlement impérieux des flots était réduit à une placidité rassurante assurant la richesse du pays et permettant à l'impôt de transiter jusqu'à la capitale. Garantir la fluidité du système, tel est au final le but de toute géométrisation des espaces qui entrecroise les couloirs d'une circulation artificielle. Le *tordu* digne de ce nom ignore quant à lui l'intérêt des installations ingénieuses et des procédés anti naturels. Il ne se pose pas en arbitre du mouvement (prétention de tous ceux qui aspirent au contrôle d'autrui). Suivant son bonhomme de chemin qui louvoie hors des sentiers battus, il déroge à la norme sans le vouloir. Il ne recherche ni l'approbation ni le blâme et n'a nul besoin de se distinguer. Son apparente flemme est pure expression de soi. D'ailleurs, se sait-il lui-même tordu? Ne s'agirait-il pas là d'une inversion de la réalité, d'une illusion d'optique engendrée par l'implacable dictature de la ligne droite? En définitive, ne serait-ce pas plutôt le monde créé par les adorateurs de celle-ci qui ne tourne pas rond?

**José Carmona**

[www.shenjiying.com](http://www.shenjiying.com)